

LE MYTHE RESISTE

A propos du 30ème anniversaire de la mort de Mao Dzedong

Conférence prononcée au Collège de France le 25 janvier 1988

Le Professeur René Jean Dupuy a fait le pari de confier à un non sinologue, la tâche d'animer ce séminaire consacré au mythe de Mao.

En le remerciant de sa témérité, je voudrais l'assurer ici de ma reconnaissance pour avoir pris le risque de faire entendre dans cette enceinte une approche de journaliste, politologue, familier de la Chine depuis 25 ans, doublé d'un saltimbanque sensible à l'impalpable, au non mesurable, au non répétitif, à cette nébuleuse qui au-delà de la science participe de l'existence du mythe de Mao.

Le mythe de Mao n'a pas seulement une résonance chinoise : il ne s'est pas rabattu sur les terres du loess comme un vent violent de la Chine du nord est où s'est forgée la légende. Doté d'un écho planétaire, il a retenti jusqu'à nous, du tréfonds de l'histoire de l'humanité comme des plus hauts sommets d'où l'homme peut contempler la terre et son immensité.

...Montagnes, je fouette mon cheval au galop
Je lève la tête, surprise !
Le ciel est là
A trois pieds au dessus de moi...

Ce poème date de La longue Marche, 1934-35. Dix ans auparavant, Mao écrivait à Changsha, capitale de sa province natale :

Saisi d'étonnement devant
Ces espaces infinis
Je demande à cette vaste terre luxuriante
Qui préside à l'ascension et à la chute ?

Le mythe de Mao, c'est avant tout un lieu un espace, une histoire, une civilisation dont les apports ne se limitent pas au franchissement des déserts par les caravanes. Ils intègrent le flux philosophique qui, à partir de Lao-Zi et de Platon donne les points de repère d'un courant idéaliste universel. Avec ces lieux, ces espaces, cette histoire, Mao Zedong a créé une rencontre dont on peut se demander si elle suffisait pour faire naître un mythe. Dans son Mao (Seghers poésie, 1949), Robert Payne, journaliste et sinologue le pense, lorsqu'il relate sa visite à Yenan : page 9 « ...Ici, des milliers d'années auparavant, des prêtres bouddhistes en route vers le sud, en direction de Sianfu avaient laissé leurs traces. Non loin de la pagode brune qui regarde la vallée où se rejoignent les cours d'eau, il y a une caverne de mille bouddhas ; j'y vis un garçon posant nonchalamment le pied sur la tête de la statue d'un prince appartenant à la dynastie des Tang, si fraîche, si délicatement ciselée que même alors, les yeux fermés semblaient prêts à s'ouvrir, bien que la tête soit restée au bord de la route pendant une multitude d'années. La tête bouclée du Prince révélait l'influence des expéditions d'Alexandre. Pendant que les presses d'imprimerie communiste ronronnaient dans les cavernes, bien au dessus d'elles, les apôtres bouddhistes élevaient les mains en un geste sculpté de bénédictions...Yenan est un endroit fabuleux, comme Pékin, comme Bali, comme les grottes d'Ajanta, sa résonance s'accroît lorsque vous approchez du centre... » Robert Payne ajoute que ce n'était pas n'importe quel homme dont la rencontre avec un lieu, un espace, une civilisation pouvait produire un tel effet multiplicateur :... « il assiste à une pièce de théâtre comme un enfant va au cirque...ce qui était étrange, c'était qu'il se montrait tout à fait féminin...Il était illuminé de la joie la plus farouche quand sur la scène, les armées de paysans triomphaient enfin des seigneurs féodaux. C'était une moralité médiévale qui plaisait à Mao... »

Comment, en un demi siècle, un tel homme est-il parvenu, à travers sa personnalité, à catalyser les immenses terres éclatées, du désert de Gobi à la mer de Chine et au Pacifique ? Comment un tel homme a-t-il pu incarner cinq millénaires de civilisation triomphante dans tous ses excès vers le meilleur ou le pire au lieu de se contenter d'être un moment fugitif de l'histoire d'un tiers de l'humanité ?

Mao n'aurait pu être qu'un seigneur de la guerre, voire un empereur dont l'empreinte n'eût pas franchi les murailles de la fameuse cité interdite.

En 1973, (12 septembre) Mao avouait à Georges Pompidou :... « Moi, je suis complètement foutu, je suis accablé de maladies... » Après sa mort en septembre

1976, la rencontre avec le mythe créateur fut exceptionnelle. Dans une des nations les plus anciennes de la terre, un homme à la tête d'une révolution marxiste était sorti vainqueur de la lutte pour le pouvoir parce qu'il avait compris que, dans sa vocation planétaire, la Chine était avant tout chinoise. Tel est le point de départ du mythe de Mao : un rêve de société plus juste dont le marxisme n'était qu'un instrument.

Les composantes du mythe se sont appuyées essentiellement sur le nationalisme traditionnel de la Chine impériale, la révolution marxiste, une réforme institutionnelle axée sur la prédominance du parti et de l'armée, une politique internationale anticolonialiste et anti impérialiste.

Il s'agit de comprendre comment la composante historique a dévié vers le mythe et comment les uns après les autres, les événements se sont chargés de signes qui se sont transmis d'hommes à d'autres hommes, de tribus à clans, de fiefs à régions : espoir ou force contre l'oppression, emblèmes de la victoire du faible sur le fort, forces du bien contre forces du mal. La transformation en éclats noirs et blancs de la grisaille de l'histoire telle qu'elle se déroule, forge le mythe qui naît d'un embellissement de la mémoire individuelle et collective.

Le dimanche 3 octobre 1987, je débarquais sur la place Tien Anmen au moment où, pour quelques heures encore, les lampions de la fête nationale du 1er octobre brillaient de tous leurs feux. Une foule colorée se pressait sous le portrait de Mao, sur l'esplanade autour du monument des héros de la Révolution ainsi qu'au pied du monument funéraire où repose, embaumé, le Grand Timonier. Un peu partout, on ne se lassait pas d'admirer des compositions florales assemblées côte à côte dans des pots de toute taille. Des étalages ambulants vendaient des bonbons et de la barbe à papa. A l'entrée nord de la place, côté Assemblée des peuples, deux portraits géants de Lénine et Staline faisaient face à l'enceinte de la Cité Interdite. En face, côté Musée de la Révolution se dressaient les portraits de Marx et Engels. Dans ce quadrilatère magique que constitue Tien Anmen, étaient réunis tous les accessoires du mythe.

Dans l'une des périodes les plus anciennes connues de l'histoire de la Chine, sous la dynastie des Zhou, plus de six siècles avant Jésus Christ, les Empereurs réglaient l'ordre de l'univers. Leur souveraineté se manifestait par une série de rites confinant à la magie, de pratiques divinatoires. De ces conceptions cosmologiques de l'ancienne mythologie, les lettrés confucéens ne gardèrent plus tard, à l'époque des Hans que des bribes qui devinrent des classiques, parmi lesquels le Yi-Jing ou Livre des Mutations dont des proches de Mao nous ont assuré qu'il s'agissait de son livre de chevet. Ce traité d'art divinatoire a revêtu une grande importance dans la formation de la pensée chinoise ; il contient tout un système de représentations symboliques. A chaque situation de la réalité, correspond un hexagramme, soit six lignes horizontales superposées dont certaines sont continues d'autres coupées. Lignes entières et lignes coupées sont censées représenter l'action combinée des forces complémentaires du Yin et du Yang. Ce soir là sur la place Tien Anmen, on retrouvait un hexagramme parfait composé de trois lignes entières (yang) et de trois lignes coupées (yin).

Il suffisait de superposer du nord au sud :

- une ligne entière représentée par l'avenue de la longue paix, le long du mur de la Cité Interdite,
- une ligne entière partant des portraits de Lénine et de Staline, côté Assemblée des Peuples à ceux de Marx et Engels, côté musées,
- une ligne coupée : en travers de la place, coupée au centre par le monument aux héros du peuple
- une ligne coupée : en travers de la place, coupée par le portrait de Sun Yatsen,
- une ligne coupée : en travers de la place coupée par le tombeau de Mao
- une ligne entière passant par la porte sud, la porte Quian-Men.

Cet hexagramme devait être celui de l'harmonie de la vieille Chine avec la Révolution. Mais, du nord au sud de la place, du portrait de Mao sur le mur de la Cité Interdite à son tombeau au centre de la place en passant par le portrait de Sun Yatsen, une ligne invisible coupe l'hexagramme et impose une transcendance révolutionnaire et nationaliste.

C'est ainsi que le troisième jour de la fête du trente septième anniversaire de la Révolution, une foule représentative du milliard de Chinois égrenait le dernier chapelet du rêve de Mao.

Simon Leys, autrement dit Pierre Ryckmans décrit ce rêve dans son ouvrage : Les Habits Neufs du Président Mao.

... « catapulte la Chine vers le communisme, remplacer le facteur matériel par un facteur spirituel...Au lieu de l'énergie électrique dont parlait Lénine, l'énergie

révolutionnaire...une approche idéaliste et volontariste des problèmes qui est en fait une démarche d'artiste ou de poète...pour qui la réalité ne s'impose pas comme une donnée préalable mais doit s'inventer, se façonner, suivre et épouser les impératifs d'une vision subjective intérieure.

Cette « vision subjective intérieure » a créé un mythe planétaire dont l'origine plonge ses racines dans une spiritualité chinoise que Mao, fils de paysan moyen (selon la terminologie de classe) n'a jamais reniée. Partout en Chine, on peut trouver aujourd'hui (ndlr.1988) une biographie de Mao, image officielle du Grand Timonier que le régime de Deng Xiaoping souhaite transmettre à la postérité. A propos de la pensée de Mao Dzedong, Deng lui-même a écrit : « ...Le camarade Mao, comme n'importe quel autre homme, a eu ses défauts et a commis des erreurs...ses erreurs étaient secondaires...Il faut faire une distinction entre les erreurs du camarade Mao et les crimes de Lin Biao et de la « Bande des quatre »...Nous ne ferons pas à Mao ce que Khrouchtchev a fait à Staline... »

Or, dans ce même livre officiel, la partie purement biographique de Mao est tirée du livre d'Edgar Snow, « Red Star Over China », ce qui signifie que sont présentées comme version officielle de la pensée de Mao, les confidences qu'il a faites au journaliste américain.

Mao a raconté à Edgar Snow qu'il avait lu « Les Analectes de Confucius » et qu'il les connaissait même si bien que lorsque son père lui reprochait sa paresse ou sa conduite de fils égaré en citant Confucius, il lui répondait par citation interposée, du genre : « ...Les vieux doivent porter affection aux jeunes...Les vieux doivent travailler plus que les jeunes... » C'est toujours Mao qui raconte que sa mère était bouddhiste et qu'il avait pris son parti pour reprocher à son père son manque de piété. « ...Un jour, mon père rencontra un tigre et le tigre s'enfuit. Il y vit une sorte de miracle... » En allant de Pékin à Shanghai pour accompagner ses camarades étudiants boursiers (dont Zhou Enlai), en partance pour la France, Mao qui avait pu obtenir un poste d'assistant bibliothécaire, s'arrêta à Qu Fu pour rendre visite à la tombe de Confucius. On était en 1919. Au cours du même voyage, Mao s'arrêta dans le village natal de Mencius et fit l'ascension du mont Tai Shan, la montagne sacrée du Shandong.

Mao a beaucoup réfléchi à l'Histoire de la Chine. Si, à travers les confidences faites à Edgar Snow, on touche du doigt sa sensibilité qui lui fait prendre le parti de l'opprimé contre l'opresseur et le porte à de grands mouvements visionnaires, comment ne pas faire de rapprochement entre l'environnement historique de Lao Zi, né en 604 avant J.C. celui de Kong-Fu-Zi né en 552, et les évènements qui ont toujours déterminé l'action profonde de Mao.

Au début du sixième siècle, le royaume des Tchou commençait à se désagréger. Depuis plusieurs siècles, la société chinoise vivait avec une organisation aristocratique paysanne, basée sur un système hiérarchisé, codifié selon Confucius par les Cinq relations sociales : de souverain à sujet, de père à fils, d'époux à épouse, entre amis et de jeunes à vieux. Cet équilibre social a marqué une organisation domaniale composée de seigneuries dont l'Empereur est le lien à travers l'immensité chinoise. Or, au moment où naissent les grands courants intellectuels de Lao Zi et de Confucius, les seigneuries se renforcent et l'une d'elles prend le pas sur les autres : c'est celle des Tsin dont le Prince inventa le concept d'Empire Unifié qui lui survécut deux millénaires durant. Nous sommes en 221 avant J.C. Cette prise de pouvoir est précédée par une floraison d'écoles intellectuelles, époque dite des cent écoles dont Mao se souviendra au moment de la période dite des cent fleurs.

Mao a fait son choix. Sa compassion pour le monde paysan, pour les pauvres, pour les masses affamées, relève de l'idéalisme voire d'un mysticisme taoïste ou si l'on préfère platonicien. A l'opposé dans sa lutte pour le pouvoir, Mao se montrera réaliste, pragmatique, aristotélien. Il saura imposer une morale de société, d'une rigueur confucéenne teintée même de machiavélisme. Ce défrichage d'une voie mystique parallèlement à une voie réaliste avait pour objectif de gérer un modèle de société sinisée originale. Le débat de Mao de 1949 à 1976, à la recherche d'une société communiste idéale ressemblait étrangement au débat qui préoccupait l'élite chinoise du sixième au deuxième siècle avant J.C., c'est-à-dire à la naissance d'un empire unifié. L'incarnation de Mao dans le mythe est marquée par le conflit permanent qui est la caractéristique de ces va et vient de la Chine communiste, depuis 1949, entre une ouverture pragmatique, réaliste, gage de progrès et un repli sur soi, un retour aux sources, idéaliste, libérateur d'énergies spontanées mais en contrepartie, générateur de famine, de misères et de mort. Au long de sa vie publique, Mao s'est efforcé de créer une société en alternance, tantôt solidaire, tantôt solitaire : il se rattache à l'idéal égalitaire de Mo-Zi (480-420 av. J.C.), pourfendeur de l'injustice sociale et des privilèges, à l'idéal aristocratique

confucéen, à l'école légaliste de Han Fei (233 av. J.C.) aussi bien qu'aux successeurs des Taoïstes, thaumaturges, devins, théoriciens du Yin et du Yang, faiseurs de pluie, ascètes...C'est ce mélange détonnant qui est exprimé dans cette dimension de la Chine éternelle, pilier essentiel du mythe de Mao.

Il serait exagéré de réduire la pensée de Mao Dzedong à une opposition entre l'idéalisme platonicien de Lao-Zi et le réalisme aristotélicien de Confucius. Bien que son éducation confucéenne lui rappelât le mauvais souvenir de l'autoritarisme de son père, c'est avec Confucius que Mao fit l'apprentissage de la dialectique qui lui permettait de se défendre contre ce qu'il estimait être un abus de l'autorité paternelle. Idéalisme et réalisme ont alterné dans sa pensée comme dans son action avec une teinte d'opportunisme dans le droit fil de la pensée de Mong-Zi (né en 372 av. J.C.)

Simon Leys se plaît à souligner que dans la formation de la pensée de Mao, les ouvrages de doctrine marxiste n'ont jamais pesé lourd au regard de ses lectures chinoises classiques. Simon Leys cite l'influence sur Mao de courants classiques du type épique comme SHUIHU (les bords de l'eau) ou SANGUO (la chronique des trois royaumes) ou encore « Le Miroir Universel de l'Histoire » pour servir aux gouvernants, écrit par Sima-Guang au 11ème siècle de notre ère et qui fut le manuel politique de la bureaucratie impériale.

La vieille culture chinoise est si profondément enracinée dans la vision qu'il a de « sa Chine » que, même l'anathème n'est pas prononcé ou justifié au nom des écrits de Lénine ou Staline ou des siens propres contre les révisionnistes ou les séides de Trotsky. Ce qu'on appelle pudiquement les « contradictions » est exprimé sous la forme d'une langue de bois aussi hermétique pour les non initiés que peut l'être la trame des discours fleuves, des congrès du Parti Communiste Chinois. On utilise volontiers l'apologue historique. En 1950, on projetait en Chine un film intitulé « Histoire Secrète de la Cour des Tsing ». Mao y vit une trahison personnelle à son égard et à celui de sa politique, ce que n'avaient remarqué ni les têtes pensantes du Parti, ni les journalistes officiels. Dans le scénario, l'Empereur Kouang – Siu était présenté comme un patriote qui n'hésitait pas à s'appuyer sur les forces étrangères de l'impérialisme pour rétablir sa domination sur le peuple. Un des personnages du film, la Concubine de l'Empereur, selon les termes de la dénonciation de l'œuvre, servait de couverture au scénariste pour approuver l'agression impérialiste en Chine : on faisait dire au personnage : « ...je suis sûr que les puissances étrangères ne feront aucun mal à votre Majesté mais l'aideront au contraire à remonter sur le trône et à régénérer le régime impérial... »

En 1960, l'écrivain Wuhan composait un livret d'opéra intitulé « La Destitution de Hai Rui (1515 1587). Démis de ses fonctions par l'Empereur pour avoir pris fait et cause pour le paysannat opprimé, Hai Rui fut un des héros favoris du maoïsme. C'est de lui que Wuhan se servit pour tenter de faire comprendre à Mao, l'erreur et l'injustice de la destitution du Maréchal Peng Dehuai qui avait osé critiquer le Grand Bond en Avant, devant les instances du parti Communiste réuni en juillet 1959 à Lushan. En Avril 1965, les étudiants de l'université de Pékin faisaient circuler un dessin représentant un champ de blé en pleine moisson. Lorsqu'on retournait le dessin, on apercevait en filigrane, Mao couché dans les blés la gorge ouverte. Non seulement, Mao n'ignorait pas ce mode d'expression critique utilisé par les intellectuels chinois, déjà à l'époque de Confucius, mais il se servait lui-même de l'apologue pour diffuser sa pensée : ainsi dans la première édition du petit livre rouge, peut-on lire l'apologue devenu célèbre, de Yukong qui déplace les montagnes.

Après la mort de Mao, dans un discours au premier congrès de la jeunesse, Zhou Enlai a prononcé cette oraison funèbre révélatrice :... « Il a osé faire face au passé... » Nous sommes en plein mythe, un mythe qui paraît coller à un homme qui a su transcender le temps. Le mythe de Mao se meut dans l'histoire de la Chine comme les couches géologiques dans l'histoire de la terre. Elles s'inscrivent, parallèles, ondulent dans la même direction, s'interpénètrent, se renversent au point de faire apparaître à la surface les couches les plus anciennes, recouvrant les plus récentes. Ce n'est certes pas un apologue, mais la composante révolutionnaire primordiale dans le mythe de Mao a souvent été occultée par la composante traditionnelle d'une Chine dite éternelle pour exprimer qu'elle existait avant lui et qu'elle lui survivrait. Mao ne fut pas d'emblée un révolutionnaire mais plutôt un révolté ; c'est ce qu'il a expliqué à Edgar Snow en lui avouant que sa première prise de conscience de l'efficacité révolutionnaire datait du « Mouvement du 4 Mai 1919 » C'est cette année là que ses compagnons dont Zhou Enlai embarquent pour la France. Il choisit de rester à Shanghai où, pendant l'hiver de 1920, il prend connaissance de la révolution des soviets.

S'il assiste à la première réunion du Parti Communiste Chinois en mai 1921, Mao ne

jouera aucun rôle de premier plan avant 1927. La rupture entre le PCC et le Kuomintang intervint cette année là à Wuhan à la suite des maladroites des envoyés spéciaux du puissant Komintern, Roy et Borodine. Le 1er août 1927, les communistes passent à l'offensive avec la révolte de Nanchang sous la direction de Zhou Enlai et de Li Lisan. Zhu Te, He Long et Ye Ting mettent sur pied les premières unités de l'Armée Rouge. Avec la création des soviets, larges zones contrôlées par les communistes, et le mouvement des semailles d'automne, Mao fait valoir sa différence. Contre les avis du Komintern, malgré les objections de Roy, de Borodine, de Li Lisan de Chen Duxiu, de Li Dazhao, Mao définit une ligne de révolution rurale appuyée par les paysans à l'opposé de la révolution des soviets qui repose sur le monde ouvrier. Pour Mao, Borodine est un gaffeur et Roy un imbécile. Mao est sommé de renoncer à organiser les paysans contre les propriétaires fonciers. Staline ne veut pas entendre parler de révolution socialiste avec les paysans. Le « Soulèvement des semailles d'automne » du 12 septembre 1927 est condamné par le Comité central et Mao est exclu du Politburo.

Dans le même temps, Tchang Kai Shek émerge comme tête militaire du Kuomintang. Il a la confiance de Staline qu'il a rencontré à Moscou lors d'un stage dans les cadres de l'armée rouge. A son retour de Moscou, il a pris la direction militaire de l'Académie révolutionnaire de Whampoa dont le directeur politique n'était autre que Zhou Enlai. Très vite, Tchang Kai Shek va tirer parti de l'opposition de Staline à Mao sous l'influence, disent certains historiens, de sa femme, Mei Ling Soong, sœur de la veuve de Sun Yatsen qu'il avait épousée en 1927. Le 3 mars 1927, Tchang rompt avec ses anciens alliés communistes au cours d'une extermination préméditée des chefs communistes de Shanghai ville dont l'armée nationaliste se rend maître le 26 mars. (Ces événements ont inspiré à Malraux, La Condition Humaine)

Cet événement marquera le début des fameuses campagnes d'extermination que le Kuomintang lancera peu après.

Si Mao joue un rôle de premier plan aux côtés des généraux de l'Armée Rouge, au début des années trente, il est loin de tenir le pouvoir.

La fameuse Longue Marche en 1934-35 qui a lancé l'Armée Rouge sur les routes de Chine, va devenir le révélateur du mythe en même temps qu'elle va consacrer l'autorité de Mao sur le parti. Douze mille kilomètres parcourus sous les coups de boutoir des armées nationalistes, depuis les bases des « soviets » du Jiangxi, du Hunan, du Sichuan jusqu'aux bases du Shaanxi, Pao-An puis Yennan (à partir de décembre 1936. Ici, le mythe prend racine non pas dans l'évènement d'une armée en retraite qui avait du sacrifier son arrière-garde de partisans pour franchir les trois lignes de défense nationalistes au sud du kiangsi mais à partir de l'immense migration de cent trente mille à cent cinquante mille personnes à travers douze provinces. La route parcourue représente les deux tiers de la Chine y compris plusieurs régions habitées par des populations aborigènes qui n'avaient jamais vu de soldat chinois. Avec tous ses impedimenta, l'armée de Mao avec femmes et enfants, franchit une dizaine de cols à plus de quatre mille mètres. Sur cent trente à cent cinquante mille personnes, seules vingt mille arrivèrent au bout, dont beaucoup s'étaient joints à la colonne qui s'étirait sur deux à trois cents kilomètres. Aux obstacles naturels et aux attaques des armées nationalistes s'ajoutait la division au sein des communistes. En janvier 1935, la première armée rouge atteignait Zunhyi dans la province de Guizhou. Elle avait perdu soixante pour cent de ses effectifs. On accusait les maoïstes de vouloir se rapprocher des régions autonomes frontalières comme le Tibet ou le pays des Miao pour y recruter de nouvelles troupes. Les gauchistes ou moscovites accusaient Mao de déviationnisme droitier ou paysan. Ils souhaitaient rentrer dans les villes pour y faire un recrutement ouvrier plus conforme à la ligne du parti. Le 14 février 1935, Mao convoqua une réunion de tous les responsables communistes et se fit élire secrétaire général du Parti et du Comité Central. Sa ligne politique fut adoptée à l'unanimité. A la reprise de la Longue Marche, les équipements sont allégés. Mao et Zu De n'ont plus de compte à rendre et reprennent leur stratégie d'opérations souples et mobiles .

L'ordonnance de Mao raconte sa longue marche en nous donnant accès à de petits détails de la vie quotidienne qui deviendront des éléments constitutifs du mythe. « ...Après avoir passé la grille nord du Yudu, nous sommes arrivés à une large rivière et nous avons remonté son cours sur la berge. Les eaux boueuses moussaient en grondant. Le crépuscule amenait des vents froids. Le Président Mao ne portait pas de pardessus. Il était seulement vêtu de son uniforme gris de l'Armée Rouge...A minuit environ, nous avons rencontré un brancardier transportant un soldat blessé...Le Président Mao s'est approché et a remonté la couverture qui couvrait le blessé...Eclairé par une torche, le blessé, profondément ému répondit au Président qui lui demandait comment allait sa blessure, : « ça ne va pas trop mal, je serai

bientôt de retour au front... » Un peu plus loin, alors que tout le monde était affamé, l'ordonnance annonça qu'elle avait trouvé le moyen de pêcher des poissons et amena Mao au bord d'un étang :

« ...As-tu oublié si vite ce que je t'ai dit hier ? »

Je secouai la tête, dit l'ordonnance et répondit à voix basse : « Bien je donnerai un peu d'argent... » (sous entendu au propriétaire de l'étang)

« Tu ne feras pas ça non plus, dit le Président Mao...

J'insistais : « juste en acheter quelques uns... »

Le Président s'avança vers moi pour m'expliquer ce qu'étaient les minorités nationales et quelle devait être notre politique à leur égard.

La composante révolutionnaire du mythe de Mao trouve son origine dans cette épopée. La marche vers la prise de pouvoir en 1949 est jalonnée par les campagnes d'extermination, lancées par Tchang Kai Shek contre les communistes. Dans cette guerre civile, la rumeur publique qui transforma un homme en symbole, n'avait aucune raison de s'attarder sur Mao, mais, semble-t-il, deux événements extérieurs ont contribué à cette focalisation sur l'homme Mao :

-l'invasion de la Mandchourie par les Japonais, fin 1931, qui va mettre l'Armée Rouge en état de guerre larvée et sporadique, puis à partir de l'incident du pont de Marco Polo le 7 juillet 1937, en état de guerre totale

-l'attitude de Staline à l'égard de Mao. A la composante révolutionnaire du mythe en train de se forger autour de la personnalité du chef de guerre, va s'ajouter une dimension internationale. Les divergences entre Mao et Staline contribueront à donner à Mao une stature qui ne fera que se conforter de 1945 à 1949.

Le mythe révolutionnaire de Mao avait pris corps à travers son obstination à lutter contre les Japonais au point d'accepter une unité d'action avec son ennemi Tchang Kai Shek. Celui-ci ne sortit pas grandi de l'incident de Xian en 1936. La création d'un front uni entre nationalistes et communistes avait renforcé la popularité de Mao et mis en lumière le choc qui allait le propulser sur la scène internationale. Peut-être inconsciemment mais de fait, le chef de l'armée nationaliste allait se transformer en bras séculier de Staline dont le soutien à Tchang était devenu évident lors de l'affaire de Xian. Les officiers rebelles de Xian qui avaient procédé à l'arrestation de Tchang pour l'obliger à faire un pacte d'union avec les communistes, furent accusés par la presse soviétique d'être à la solde des Japonais. Le 23 août 1937, un traité de non agression était signé entre le gouvernement nationaliste et l'Union Soviétique.

Pendant la durée des campagnes d'extermination contre Mao, Staline approvisionnera le Kuomintang de Tchang en argent (environ trois cent mille dollars) et en armes expédiées à travers le Sinkiang. Le pacte germano soviétique signé par Staline fut approuvé par Tchang ainsi que le pacte nippon soviétique d'avril 1941. Si l'accord scellé avec Hitler pouvait avoir quelque chose de choquant pour les consciences de gauche, le pacte de Staline avec le Japon ne pouvait que heurter le sentiment national des Chinois alors que les Japonais pratiquaient en Chine une politique d'extermination. D'ailleurs en 1945, Staline dépouilla Mao de la victoire au profit de Tchang Kai Shek. Plus tard, à la conférence de Bandoeng en 1955, Staline s'opposera une fois de plus à Mao mais ne réussira pas à imposer l'Union Soviétique comme nation asiatique à part entière. Il faut dire que la Conférence des Non Alignés de Bandoeng avait été préparée entre autres par Zhou Enlai et Nehru aux côtés de Soekarno, Tito...Le 1er février 1947, les accords du Kuomintang avec les communistes avaient été dénoncés et Tchang Kai Shek avait aussitôt lancé une offensive contre le refuge communiste de Yen-an que Mao prévoyant avait évacué. Pendant cette période, les Américains avaient estimé le rapport des forces et envoyé des médiateurs : d'abord, le général Marshall, dès 1945, puis le Docteur Stuart. Le rapport du général Wademeyer de juillet 1947 au Président Truman était particulièrement sévère par Tchang. Jusqu'à l'entrée de Mao à Pékin, le 1er octobre 1949, Staline soutiendra Tchang que les Américains avaient abandonné dès novembre 1948.

Le mythe de Mao va bientôt égaler celui de Staline, d'autant plus qu'aux Etats-Unis, le Maccarthysme ne sait pas où se trouve son pire ennemi, s'il lui faut combattre en priorité le diable Staline ou le démon Mao. La stature de Mao se hausse à un niveau inaccessible où le contact ne peut s'établir qu'entre des masses humaines et un homme qui apparaît et disparaît d'un côté à l'autre du mur de l'ancienne cité interdite.

Certains jours, c'est l'oracle qui va tomber sur les foules rassemblées sur les lieux du culte : la place Tien Anmen. A partir de 1949, le mythe de Mao va se manifester dans une alternance révolutionnaire entre idéalisme et réalisme. Mao visionnaire est déjà contredit par un parti communiste plus préoccupé de consolider ses positions de pouvoir que de se lancer dans un « aventurisme imprudent ». Côté soviétique, on ne peut que constater que le qualificatif d'aventuriste s'applique toujours à la vision maoïste d'une révolution rurale.

Le mythe de Mao est entaché par de graves échecs :

- les cent fleurs en 1957, une liberté donnée à la critique mais que les intellectuels chinois transforment en boulot du système. Elle sera durement réprimée.
- Le Grand bond en avant qui va ramer le développement économique de la Chine au troisième millénaire avant J.C. au moment où la civilisation chinoise apparaît dans la plaine du Houan Ho.
- La Révolution Culturelle qui va amplifier les précédentes catastrophes politiques économiques et sociales.

Le mythe de Mao trouve sa meilleure illustration dans le compte-rendu de l'audience qu'il accorda à André Malraux en août 1965. Dans les « Anti-Mémoires » l'écrivain ministre raconte :

... « Sa certitude qu'une prise de pouvoir par les paysans était possible a tout changé... »

Mao de son côté s'exprima : « A trois kilomètres de mon village, il ne restait pas une écorce sur certains arbres jusqu'à quatre mètres de haut. Avec des hommes obligés de manger des écorces, nous pouvions faire de meilleurs combattants qu'avec les chauffeurs ou les coolies de Shanghai. Mais Borodine ne comprenait rien aux paysans...ni Gorki, grand poète vagabond...ni Staline... »

Malraux déroule sa pensée : quitte à croire à un communiste Staline préférait croire à Li Lisan, formé à Moscou...

Mao reprend :... « A certains égards La Longue Marche a été une retraite. Pourtant ses résultats sont ceux d'une conquête...Tout est né d'une situation particulière...Nous avons organisé la Jacquerie, nous ne l'avons pas suscitée...

Mao annonce alors l'imminence de ce qui va devenir moins d'un an plus tard, la Révolution Culturelle.

Malraux : L'opposition est-elle encore puissante ?

Mao : Il y a toujours les bourgeois nationaux, les intellectuels. Il commence à y avoir les enfants des uns et des autres...

Malraux : Pourquoi les intellectuels ?

Mao : leur pensée est anti marxiste... Il est possible que deux tendances coexistent, mais bien des conflits se préparent...Ni le problème agricole, ni le problème industriel ne sont résolus. Le problème de la jeunesse moins encore.

Malraux, lucide, déduit des paroles de son illustre interlocuteur un avenir qui apparaîtra quelques mois plus tard tel que décrit par Mao :

Malraux : « Ce que Mao vient de dire suggère et sans doute annonce une nouvelle action révolutionnaire comparable à celle qui suscita les Cent Fleurs, puis leur répression. Que veut-il ? Lancer la jeunesse et l'Armée contre le Parti...Il me tend une main presque féminine aux paumes roses comme si elles avaient été ébouillantées... »

Vingt ans ont passé depuis que Mao, avec la Révolution culturelle, a lancé la planète Chine dans l'espace. Mais l'espace n'est pas de tout repos et le vaisseau de liaison a eu quelques difficultés à regagner la terre ferme. Le mythe, lui, comme un satellite, reste sur une orbite géostationnaire, mais comme tout satellite sa durée de vie est limitée. La presse chinoise a rapporté que le tombeau de Tien Anmen serait peut-être détruit parce que les Chinois le trouvaient laid. Si cela se produisait, le mythe mourrait avec cet hexagramme tronqué de la place Tien Anmen qui n'a plus rempli son office de régulateur d'harmonie.

Lorsque le portrait de Mao aura disparu de Tien Anmen et que table rase aura été faite de ce passé récent, lorsque le mythe se réduira au mur rouge de la Cité Interdite, il restera sans doute un intellectuel pour se poser la question du cynisme des poètes.

Jadis, un immortel passa sur sa grue jaune.
Plus rien ne reste ici qu'un pavillon désert.
La grue jaune est partie, envolée pour toujours.
Un nuage éternel flotte seul dans les airs.

Tsouei Ho époque Tang

**Conférence prononcée par Jean-Claude Courdy
Le 25 janvier 1988, dans l'amphithéâtre Bergson
Au Collège de France**